

Une visite en radiologie

Jean Désy

J'AVAIS CRACHÉ DU SANG. Un long flegme collant m'était sorti droit de la bronche gauche, je l'avais clairement perçu. Il avait coulé en direction de ma gorge, propulsé par une de ces quintes de toux qui m'épuisaient depuis huit jours. Une quinte ? Bien pire, une octave !, accompagnée de gargouillis, gargouillements et autres borborygmes d'origine pulmonaire, sans compter l'essoufflement carabiné qui suivait ces poussées bronchitiques. J'avais commencé un traitement antibiotique pour une supposée bronchite.

L'idée fixe que le cancer m'envahissait m'avait poussé à demander de l'aide, un examen radiologique qui allait confirmer ou infirmer le tout. Il me fallait sortir au plus vite de l'angoisse du questionnement. Dans la petite salle d'attente qui était en fait un étroit corridor situé au sous-sol d'un hôpital de grande ville, je tousais comme un damné de la terre. Pourquoi si souvent les sous-sols pour la radiologie ? Les administrateurs d'un système souvent inhospitalier finissent inévitablement, eux, par se doter de bureaux harmonieusement éclairés par le vrai soleil.

On allait bientôt m'appeler pour que je me glisse dans un appareil cylindrique, un M-8000, qui m'analyserait sous tous les angles. Ah ! le nec plus ultra d'une technologie qui ne fait que s'affiner d'année en année ! Enfin, je saurais. J'avais la gorge sèche. Tomodensitométrie cent fois supérieure à ces radios PA et latérale des poumons avec lesquelles j'avais travaillé toute ma vie. J'allais profiter d'un tomodensitomètre à quatre barrettes, bien plus sophistiqué qu'un à une seule barrette, vieilleries qui encombraient encore quelques salles de radiologie dans certains hôpitaux plus vétustes que d'autres de notre vieille province. À New York, ville de Times Square et de Woody Allen, certaines cliniques jouissaient de TDM à 64 barrettes. Le faisceau des rayonnements verticaux était ainsi capté par 64 récepteurs au lieu de 4, augmentant d'autant plus la vitesse de production des images, tout

en diminuant l'irradiation subie par le patient.

Une jeune technicienne, qui sentait le savon frais, m'expliquait le fonctionnement de l'appareil, me permettant de m'éloigner momentanément de la pensée morbide qu'un foutu cancer allait m'envoyer à la gauche de mon Créateur. Lorsque j'ai tenté de grimper dans le TDM pour m'y étendre, les guenilles qui me servaient de jambes se sont dérobées. Une main douce m'a tenu le coude. J'ai pu me rendre à mon poste en disant merci.

Ensuite, je suis entré dans le bureau de la radiologiste, ce qui était un privilège parce que j'étais un collègue, bien que simple généraliste bourlingueur en fin de course qui ne savait plus gagner sa vie que sous des latitudes nordiques. Mais... même sourire, mêmes yeux vifs ! Mon étudiante ! Marianne m'a reconnu. Elle avait bien vu mon nom sur le dossier, mais s'était dit que deux personnes pouvaient bien porter le même nom... J'avais les mots *Te Deum* en tête. Je lui ai demandé depuis combien de temps elle était radiologiste. « Trois ans ». « Ah... » J'avais beaucoup apprécié cette étudiante pendant son stage nordique, une intelligence pleine de sensibilité artistique, un exceptionnel talent pour juger des choses, des êtres et des situations. Elle était capable de faire face à la mauvaise musique d'un enfant victime de sévices sexuels, tout en appréciant une sortie de pêche à la morue, la fin de semaine, sur les glaces de la baie d'Hudson.

Marianne a froncé les sourcils avant de se tourner vers un écran d'ordinateur où apparaissait brillamment mon thorax. Son travail lui commandait de mettre fin aux préambules. Allais-je bramer dans dix secondes un hymne à la tristesse totale ? Je tentais de décrypter tout ce blanc et noir et blanc en mouvement sur l'écran. Pour garder mon calme, je m'inventais des blagues plus idiotes les unes que les autres. Cette grosse masse, là, sur la gauche, était-ce un tronc artériel ou une prostate ? Mes notions d'anatomie en trois dimensions devenaient nulles devant toutes ces images. Marianne scrutait consciencieusement mes bronches et mes vaisseaux, tout en se remémorant les

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nuvanik et dans le pays cri.

vingt-cinq morues attrapées en deux heures par un magnifique après-midi d'avril de Grand Nord. J'allais me mettre à genoux pour l'implorer de me claironner une belle grande vérité qui allait me libérer. Pourquoi pas une tuberculose tranquille qui se traite par trois médicaments pendant de six à neuf mois ? Marianne s'est tournée vers moi. Je n'étais plus son patron ni un quelconque entraîneur de médecine. Bien au contraire, j'étais un cancre à l'agonie. À l'aide de son index appuyant sur une souris d'ordinateur, elle continuait à faire virevolter mon thorax virtuel. Des plans pour me faire mourir ! Je cherchais la densité qui montrerait un crachat sanguinolent en attente d'expulsion. J'ai toussoté. J'aurais voulu demander à Marianne comment elle aimait sa nouvelle profession ? Était-elle mariée ? Avait-elle un amoureux ? Voulait-elle des enfants ? Peut-être en avait-elle déjà des bambins ? Mais de quoi je me mêle ? Laissant l'écran se stabiliser, elle m'a souri. Sourire parmi les plus merveilleux de toute la planète, de toutes les galaxies contenant tous les Chewbacca et autres Luke Skywalker. Je n'avais rien, non, rien de bien grave en tout cas. Elle m'a dit... Mais qu'a-t-elle dit ? Une fraise, une mûre se formait sur ses lèvres. Probablement pas une tuberculose... Une simple pneumonie bactérienne à la base gauche. Si les analyses en cytologie ne montraient rien, je n'avais plus à m'inquiéter. Ce n'était surtout pas un cancer ! Je n'avais plus qu'à changer de sorte d'antibiotiques et ti-guidou laïlaï ! Pouvais-je l'embrasser, la radiologue experte dans l'art de rendre joyeux tout vieux pic qui a encore l'envie de grimper un ou deux Annapurna ? J'allais lui proposer un pas de danse de Saint-Guy sur un air de la Bottine Souriante. J'ai avalé une salive qui goûtait salé, puis sorti d'une de mes poches un livre que j'avais écrit il y a quelques années, un roman que même ma mère n'avait pas lu, pilonné à peine quinze mois après sa sortie. Mais c'est ce que j'avais de mieux à offrir. « Je trouve que les patients ne remercient pas assez leur soignant. J'ai toujours cru qu'un petit cadeau valait mieux qu'une fortune. Au lieu de penser augmenter leur rémunération, les médecins devraient songer à d'autres moyens d'obtenir du bonheur... » J'ai proposé à Marianne de lui dédicacer le livre. Elle semblait prendre son cadeau très au sérieux. D'autres patients attendaient à l'extérieur, mais elle n'en avait que pour la page quatre de couverture qu'elle lisait attentivement. Sur un écran situé au-dessus d'elle, on voyait quelqu'un qui était couché dans le TDM. Songeait-il lui aussi à un quelconque *Te Deum* mozartien ? Les larmes aux yeux, Marianne tournait les pages du livre. Mais c'était moi qui aurais dû pleurer de joie. J'ai demandé

quelle différence il y avait entre la résonance magnétique et la tomodensitométrie... histoire d'alléger l'atmosphère en quémendant un peu d'information professionnelle. Marianne a répondu que la résonance pouvait être fort utile dans certains cas, comme dans les affections de la colonne cervicale, mais, pour moi, c'était bel et bien une tomodensitométrie qui était indiquée. Elle venait de parler comme on donne un cours. Puis, sans préavis, elle a refermé complètement la porte pour s'asseoir sur un petit tabouret. Soudain, elle a éclaté en sanglots. J'ai revu l'étudiante exemplaire que j'avais connue il y a dix ans, avec toute sa sensibilité. Elle a dit qu'il lui arrivait ce qui ne lui était encore jamais arrivé. Elle n'en dormait plus. Trois jours plus tôt, elle avait reçu une lettre directement du bureau du DSP. Une plainte formulée par une patiente insatisfaite. Marianne devait rencontrer le DSP pour s'expliquer, demain peut-être. Celui-ci n'avait même pas eu le courage de l'appeler ou de venir la voir en personne pour la rassurer. Une patiente s'était épanchée sur trois pages d'injures et d'inepties. Marianne ne le prenait pas, vraiment pas.

Toute l'affaire s'était déroulée un samedi. Marianne était de garde, seule avec une technicienne. Trois urgences graves les avaient occupées pendant tout l'avant-midi, dont un cas d'abcès intra-abdominal qu'elle avait dû drainer chez une patiente qui avait été opérée quelques jours plus tôt à cause d'une colite ischémique. Une dame s'était présentée directement en radiologie, envoyée par un médecin qui lui avait prescrit une tomodensitométrie de la tête pour des céphalées dont elle se plaignait depuis dix ans. Au même moment, on signalait à Marianne l'arrivée à l'urgence d'un blessé par balle en plein thorax. La tomodensitométrie du crâne pouvait assurément attendre à lundi. « S'il vous plaît... » Mais la dame, agressive, avait brandi son ordonnance en criant qu'elle allait se plaindre puisqu'il y avait bien un bureau des plaintes dans cet hôpital pourri ! Marianne avait répliqué avec une certaine colère dans la voix, sans trop se souvenir de ce qu'elle avait pu formuler en une seule phrase, puis elle avait trouvé refuge dans son bureau. Une autre urgence grave s'était ajoutée aux quatre précédentes. Le DSP avait ensuite effectivement reçu une lettre en bonne et due forme de la part de la patiente. Marianne pleurait. « Ce métier-là est un métier de fou ! disait-elle en hoquetant et en s'essuyant les yeux, surtout quand on fait son possible pour les aimer, les patients ! » C'était la première fois qu'elle recevait pareille insulte. Elle avait envie de se sauver avec son chum au Mexique. Ne plus jamais travailler même si elle avait

étudié tout ce qu'il fallait pour devenir la spécialiste des spécialistes ! Marianne était à la fois furieuse et blessée. Et ce DSP qui ne la protégeait même pas ! Est-ce que les hystériques du samedi savent que les radiologistes travaillent avec leur cœur ? Marianne s'est tue. Qu'allais-je lui dire ?

Dans ma vie de soignant, j'avais parfois reçu pareilles lettres, mais une fois par année seulement, ce qui s'était avéré plus que suffisant. Je me suis souvenu... Une jeune femme dans la trentaine s'était présentée une nuit parce que le nez lui piquait. Aucune lésion visible, aucun traumatisme. Picotement de la narine droite ! Il était trois heures du matin. Je ne dormais que depuis quelques minutes, vidé après avoir vu quelque soixante-cinq patients pendant la soirée et au début de la nuit. Une patiente me réveillait pour une affaire de choanes piquantes, anxieuse parce qu'elle allait décoller pour Acapulco le matin même ! J'avais probablement éructé quelque chose de gras puisqu'à trois heures du matin, je ne la trouvais pas drôle, la bonzesse, elle et ses insignifiances pathologiques. Mais c'est lorsqu'elle avait rétorqué que j'étais payé pour voir les patients et qu'au salaire que je faisais... et patati et grosse patate velue !, que je lui avais répondu avec un autre petit quelque chose de peu sympathique qui m'avait valu plusieurs rencontres avec le DSP de même qu'une lettre d'excuse que j'avais dû composer à mon corps défendant, m'enlevant du même coup toute envie d'être de garde la nuit pour un bon six mois.

Marianne a souri. Je me suis levé. La radiologiste était rassérénée. Je lui ai dédié mon livre. Elle m'a embrassé sur les deux joues. J'avais dix ans. J'allais jouer dehors en hurlant avec mes amis que Daniel Boone était ressuscité. ☞